

De Jamesie... En Hudsonie

Camille Laverdière

Volume 18, numéro 3 (105), mai-juin 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30920ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdière, C. (1976). De Jamesie... En Hudsonie. *Liberté*, 18(3), 20-24.

De Jamesie ...

Vols après vols je la saisis
dans son calme ou boréal presque muet
pleine et cadencée ma Jamesie d'eau-de-vie
plus que baie basses-terres émergées
dans tes yeux verts et allongés
plus près encore d'embruns d'iode
et d'étirements dans les herbes folles
à grandes foulées d'amour en refuge
aussi bien pour mes midis que mes nuits

ma Jamesie aux eaux de Grande-Rivière
et du Rupert de tant de tourbières
dans la multitude sans nombre de ses résineux
dans ses prairies descendues du froid
dans les littoraux glaciels de sa mer amère
grise et d'acier mer de métal avant l'engel
avant l'hiver aux doigts de froidures
et gélivures de passions à tes lèvres

je la sais comme étendue coite
nue comme amante plus que belle
plus que lancinante dans son haleine
et jamesienne jusqu'en tes bordages
ma terre de grains levés en épiaison
d'orge sur ta peau qui ruisselle

jusqu'à tes aisselles scirpes et d'or
jusqu'à la pointe dressée de tes seins
auréolés et de morsures à tes flancs
ma terre aérienne fondue à tes yeux

J'ai vu ciels après ciels qui se font
se défont et nuages encore bouleversés
poindre de mer à la ligne d'horizon d'ouest
ténue qui monte se gonfle en mes jours
où tu te fais d'ondulations enveloppante
comme aurores dans leurs frissons
pour recouvrir fragile plus que fluide
transparente sur toute chose effilée
une terre d'eau latente et de roc
poli comme granite sous le gel micacé

alors sous maints vols d'oies bleues bernaches
dès l'aube au réveil d'une terre engourdie
j'ai vu tes yeux verts s'élever
de lenteur et de langueur de brûlis
par temps d'été et des plaquebières
par temps d'automne du tournant des feuilles
rousses brunes et de rouille encore
du temps cristallin des mares gelées
jusqu'à l'hiver en son gel de vie retirée

dès les chaleurs légères et revenues
tendres à brises d'été de trembles
par l'effleurement de tes mains
qui s'attardent vont reviennent
en mes espaces de partage en fusion
le pays s'anime violacé et d'ocre des marais
dans toutes leurs teintes vert de gris
jusqu'à l'orangé des lichens incrustés
qui lui confèrent par semen à perdre souffle
cette vie de résurrection en lassitude
sous tes reins à pulsations et de marées
ton ventre de gestation en délivrance

Je sais aussi ton ventre en ses battures
ennoyées par vives eaux lunaires
recouvrant prés salés sous le ressac
durant l'amour les pluies retrouvées
les longues neiges des temps d'hiver
à l'origine d'un ciel d'encre d'étoiles
sur une terre acide en son sommeil
comme à tout jamais de pierre figée

je le sais animé et d'abandon
ferme pour ma tête en son repos
qu'il donne naissance dans son limon
ses lames qui déferlent comme roulis
se brisent de roche en galets mouillés
parmi les algues vertes devenues laisses
à plus de vie encore et de débordement

en tes prairies littorales d'herbes rases
en tes sous-bois de fin de journée
que m'atteignent pleine leur fraîcheur
la noire clarté de tes yeux de veille
grand éveillés d'amour en alerte
avant les griseries les dérives
plus loin que chacun de nous

que je te recrée en tes profondeurs
que tu m'animes douce et moulurée
sur tous mes rivages chacun de mes versants
sous la lente chaleur d'un soleil
d'un autre été tiède de regrets
et d'oiseaux las avant les départs
j'ai le mal du temps confiné

J'ai vu sur une terre d'attente
esseulée au large de récifs perdus
de terre à peine sortie de mer
à même tes bras à battements d'ailes
tant d'eau brune d'argile en suspens
de résine et de tanin de désirs

que de ruptures de pente fougueuses
de portage de haltes pour les pas fatigués
le soir venu celui des corps soudés

j'ai vu la pluie lourde et tomber
la neige plus lente que rituelle
sur les sommets sèche et glacée
le vent plus dur que pointes acérées
inlassable à ras de pierre et de mer
descendre se tordre sur toutes choses
subissantes soudainement anéanties

je sais aussi d'anses en herbiers l'été
de plein soleil de bruine sous le vent
nordiques de nuits à bruits solitaires
que la morsure érosive du grain
de ta peau nue et d'affolement
a laissé sur mes levées de plage
nefs et coques débris coquilliers
plus que fleurs de neige fleurs de gel
durant l'amour en tes yeux
verts pour toujours
et longuement interrogés

... En Hudsonie

Pourquoi faut-il que j'entende
par-delà le basalte des Manitounouc
la dolomie d'une côte unie
le grès le fer plus loin que les Belcher
cet appel du plus que mer d'Hudson
en son sein dans le tien
d'effluves de rayons pénétrants
qui me disent les heures
de détente en tes yeux
verts et embués de poissons volants

de saillants en baies ouvertes
de floes détachés à la banquise
je les sais roux tes yeux enivrés
de cuivre dans leur teinte d'automne
leur gris de la pluie qui tombe
déjà la neige si tôt revenue

je les sais de tant d'espace
en terre de plus en plus dénudée
dure à féconder terre de retraites
d'amour aux froides brûlures
sur un sol de libération
et de labeurs de plein repos

En terre de givre et de solitude
de roches ignées à flancs de rondeur
jusqu'aux derniers soubresauts de tes reins
qui meurent par lente douceur

je t'ai aimée

CAMILLE LAVERDIÈRE